

# L'ÉPHÉMÈRE n° 7

Gratuit • N° 7 • Le quotidien du 42<sup>e</sup> Festival International du Film de La Rochelle • Vendredi 4 juillet 2014



*Le Rouge, le rouge, le rouge* de Jean-Jacques Andrien

- Interview Ciné-ma différence p.2
- *La Mort aux trousses* d'Alfred Hitchcock p. 3
- Encart sur les intermittents p.3
- *L'humanité* de Bruno Dumont p.3
- *Twenty-nine Palms* de Bruno Dumont p.4
- *Amore carne* de Pippo Delbono p.4

## AUJOURD'HUI, Vendredi 4 juillet

Ils arrivent :

Adrien Charmot *L'innocence*

Laetitia Mikles *Kijima Stories*

10h : Rencontre avec Midi Z animée par Xavier Leherpeur / Théâtre Verdière • entrée libre

11h : Ciné-concert avec Jacques Cambra *Une fille dans chaque port* de Howard Hawks / Salle bleue • dernier passage

16h15 : Concert de l'orchestre Colonne avec Laurent Petitgirard, œuvres écrites sur des séquences de *Sans toit ni loi* d'Agnès Varda / Théâtre Verdière • entrée libre

20h : Soirée SNCF *Penny Dreadful* de Shane Atkinson suivi de *Mise-à-sac* d'Alain Cavalier / Grande salle • passage unique

Demain, samedi 5 juillet :  18°C/22°C

## ÉDITO

Lorsque le soleil se sera couché ce soir, vers les 22h30, le public rochelais se sera réuni sur le parvis de la médiathèque pour la projection plein air de *La Mort aux trousses*. Est-ce un hasard que l'on projette le chef-d'œuvre de Hitchcock pour la séance plein-air, alors qu'on y trouve la fameuse séquence haletante en extérieur où Cary Grant, seul, dans un champ s'étendant à perte de vue, doit échapper à un avion le pourchassant? Définitivement, demain, la programmation donne lieu à une série d'œuvres où l'homme est confronté à l'hostilité du monde extérieur, hostilité qui se manifeste sous plusieurs formes. Dans *The Tribe*, un jeune homme intégrant un institut pour sourd-muets devra s'immiscer dans le gang qui y règne avec une main de fer. À 17h, on se confronte à la brutalité de la guerre dans *Flandres* de Bruno Dumont. Plus tard, c'est le monde du travail qui se fait hostile de par son aliénation, dans *Que ta joie demeure* de Denis Côté. Mais devant l'hostilité extérieure demeure encore la solidarité. Solidarité du cinéma contre tous les maux qui infligés à l'homme. Solidarité aussi d'un public pour son cinéma, dit en crise, alors que les projections de La Rochelle font souvent salle comble, énonçant ainsi que malgré ce que l'on peut croire, il reste toujours, au fond, un peu d'espoir.

Simon Gualtieri



La Mort aux trousses d'Alfred Hitchcock

## CARY AU GRANT AIR

Décidément, on aura beaucoup croisé Cary Grant à La Rochelle cette année. ! L'acteur légendaire fait les beaux jours de la rétrospective **Howard Hawks** : rédacteur en chef machiavélique dans *La Dame du vendredi*, aviateur tête brûlée dans *Seuls les anges ont des ailes*, paléontologue en peignoir dans *L'Impossible Monsieur Bébé*, militaire costumé en femme dans *Allez coucher ailleurs*, ou scientifique de retour en enfance dans *Chérie, je me sens rajeunir*.

Il sera de retour ce soir dans l'un de ses rôles les plus mythiques : Roger Thornhill, héros malgré lui d'une vaste affaire d'espionnage, pris sur un malentendu pour le mystérieux George Kaplan... Film culte, inracontable parce que trop raconté, *La Mort aux trousses* sera projeté aujourd'hui, en plein air, sur le parvis de la médiathèque Michel-Crépeau.

C'est l'occasion de découvrir, ou de re-savourez le chef-d'oeuvre absolu d'**Alfred Hitchcock**. Tout a déjà été dit sur *La Mort aux trousses*. Depuis sa sortie en 1959, le

film a été analysé, décortiqué, dépecé, plan après plan, séquence après séquence. Les plus fanatiques d'entre nous en connaissent chaque scène par coeur, sans parvenir à s'en lasser. 2h11 de réjouissances et tout autant d'instantanés mythiques.

Une route déserte, un homme seul, un avion traquant sa proie dans les étendues sauvages de la Californie. Deux fugitifs, une course-poursuite au mont Rushmore, quatre visages taillés dans la pierre, envahis par une meute d'espions. Le costume gris de Cary Grant, la séduction glaciale d'Eva Marie Saint, la détermination féroce de James Mason. Et, tout au début du film, **Alfred Hitchcock** ratant son bus : apparition furtive, habitude de cinéma, clin d'oeil d'un réalisateur à un public qui, 55 ans après, répond toujours présent.

Aurélié Foucherot

Séance en plein air le vendredi 4 juillet à 22h30 / parvis de la médiathèque passage unique • entrée libre

## DE JOYEUSES SÉANCES, CINÉ-MA DIFFÉRENCE !

Entretien avec Catherine Morhange, directrice de l'association Ciné-ma différence

Qui sont les acteurs qui ont porté le projet de l'association ?

À l'origine ce sont des familles d'enfants handicapés, exclus du cinéma parce que le handicap s'accompagne de trouble du comportement. C'est un besoin général de toutes les personnes qui sont dans cette situation et quel que soit l'âge puisque le handicap ne disparaît pas en grandissant. Il y a beaucoup d'adultes qui n'ont jamais pu aller au cinéma ou qui n'ont jamais pu y rester. Au départ, il s'agissait d'une séance à Paris et puis très rapidement nous avons eu des demandes d'autres associations de parents. Petit à petit, on s'est rendu compte qu'il fallait qu'on structure les choses et qu'on formalise. Ce qu'on avait un peu intuitivement imaginé, parce qu'on avait déjà de l'expérience dans le domaine des loisirs, on savait à peu près ce qu'il fallait mettre en place. On s'est créé un réseau pour transmettre à des gens à distance ce qu'on savait pour que ça se passe bien, et pour garantir la qualité des séances.

Comment le Festival de La Rochelle a fait appel à vous ?

Prune était venue à un ciné-concert organisé avec l'ADRC, et ça lui a beaucoup plu, puis elle nous a contactés en nous proposant de faire quelque chose avec le Festival de La Rochelle. Au début on était un peu réticents parce que notre but, c'est d'instaurer des choses dans la continuité. On y a été avec espoir parce que nous avons eu un premier contact avec la municipalité de La Rochelle qui était intéressée pour monter un partenariat. Pour l'instant, cela fait trois ans, mais on espère que ça va perdurer. On a un travail préliminaire avec les associations locales, les établissements pour persuader les gens concernés qu'ils seront les bienvenus à une belle séance, confortable, convivial et avec un beau film.

Comment s'organisent les séances ?

L'essentiel repose sur l'accueil de personnes en situation de handicap et de leurs familles pour faire en sorte qu'elles se sentent bienvenues et légitimes dans le cadre du cinéma. Et puis parallèlement on informe le public sans handicap, qui vient assister à cette séance comme à n'importe quelle personne, qu'à cette séance certaines autres peuvent exprimer leurs émotions d'une manière qui n'est pas dans la norme mais qu'ils sont pour autant des spectateurs tout aussi légitimes. Cela est dit à l'entrée, lorsque les gens arrivent, puis on le dit ensuite juste avant le début du film, il y a un petit discours de bienvenue qui redonne les règles du jeu et qui précise qu'à cette séance chacun peut s'exprimer de la manière dont il a besoin. Et puis la troisième étape d'accueil est la projection de deux courts métrages d'animation, destinés au public de handicap, pour qui, parfois, le langage verbal n'est pas le plus clair. Ces courts ont pour but de leur faire comprendre de manière très claire qu'à cette séance ils sont tout à fait à leur place. Tout est fait pour que la séance soit douce, de l'accueil jusqu'à la sortie. Le son par exemple, est modéré.

Y a-t-il une spécificité dans le choix artistique des films ?

Non, même si c'est un public qui a très peu d'expérience de cinéma, parfois il n'a même pas du tout d'expérience. L'idée, c'est déjà de lui permettre de se concentrer sur l'écran, puis ce n'est pas un public blasé, ni formaté, et pour lui, que ce soit un film qui date, comme celui qu'on va passer à La Rochelle cette année, ou que ce soit un film du mois dernier, à partir du moment où il est beau, expressif et que la bande son est belle, pour eux ça fonctionne.

Quel est l'objectif de l'association à long terme ?

Le projet, c'est de pouvoir développer l'association le plus largement en France, là on a déjà une trentaine d'associations, c'est bien mais ce n'est pas encore suffisant. L'idée, c'est qu'il y ait un dispositif dans chaque département. On aimerait aussi organiser des dispositifs similaires dans le spectacle vivant, c'est un peu plus compliqué parce qu'il faut aussi que les artistes soient parti prenante. Et enfin l'idéal ce serait de disparaître. Il faudrait que pour tous les spectateurs de cinéma il soit banal qu'il y ait des personnes handicapées dans une salle de cinéma. Concernant nos séances *Ciné-ma différence*, au bout d'un moment on constate que les gens ne viennent plus. Parce qu'ils n'ont plus besoin de nous. C'est à dire qu'ils reviennent dans le cinéma où ils avaient l'habitude d'aller, mais dans une salle x ou y. Cela se fait parce qu'ils peuvent se sentir familier au lieu. Les troubles du comportement ne viennent pas n'importe comment, ils viennent parce qu'il y a de l'angoisse. À l'inverse, dans les séances *Ciné-ma différence*, on peut voir beaucoup de grands-parents avec leurs petits-enfants, parce que justement ça peut être des séances conviviales où il y a une ambiance que l'on ne retrouve pas ailleurs.

Propos recueillis par Catalina Cuevas



Projection de *Fatty se déchaine!* le samedi 5 juillet à 14h30 / Dragon 5 • dernier passage

## NOUS, ARTISTES

Entretien avec *Claudie Landy et Martine Fontanille*, metteuses en scène de *La Rochelle* et représentantes de la coordination intermittente de Charente-Maritime

Pouvez-vous nous expliquer les enjeux de l'accord Unedic du 22 mars 2014 ?

C.L. : L'accord de l'Unedic du 22 mars 2014 englobe plusieurs régimes et ça ne touche pas que les intermittents. Nous avons déjà été fortement touchés en 2003, il y a eu un accord qui a été signé où il y a eu ces fameux droits rechargeables mis en place. Ici il s'agit d'un accord qui touche tout le monde, et surtout les plus précaires, ceux qui sont les plus intermittents, ce qui est complètement antinomique par rapport à notre régime d'assurance chômage. Nous sommes des travailleurs comme les autres, mais avec des spécificités.

M.F. : L'année 2003 avait déjà balayé des choses, les chômeurs du régime général ont ces fameux droits comme nous, ce qui fait que nous avons x jours d'allocations, et donc nous n'avons aucune visibilité sur notre situation. Il y a une opacité du dossier du jour, on ne sait plus combien on a de droit, ni pendant combien de temps. Les intérimaires sont aussi discriminés, n'ont le droit à l'assurance chômage d'intérim que ceux qui travaillent en boîte d'intérim. Alors qu'avant, il y avait des vacataires par exemple, maintenant tout le monde passe au chômage de régime général. C'est à dire qu'avant les



Soirée d'ouverture du Festival 2014

jours comptaient dix heures, et s'ils passent au régime général, leurs journées ne vont plus compter que cinq heures. On est en train de paupériser les intermittents et on en fait sortir aussi du régime. Il ne faut pas oublier qu'aujourd'hui il y a six chômeurs sur dix qui ne sont pas indemnisés. Un calcul avait été fait lors de la réforme de 2003 et nous avons constaté que 9% des intermittents avaient été touchés, aujourd'hui 47% des intermittents vont être impliqués.

C.L. : Depuis 2003 déjà, il y a nombre d'entre nous qui n'ont plus leurs droits, il y en a certains qui ont arrêté le métier aussi. Si tu arrives à avoir les droits à 243 jours de chômage, tu peux, en plus, avoir un différé de paiement, ça veuille dire une période pendant laquelle tu ne toucheras rien, qui peut durer d'un à deux mois. Qui est touché ? La basse moyenne va avoir ces fameux différés. Les heures que l'on va faire pendant ce temps, on ne touchera rien et elles ne

seront pas comptées dans notre chômage après.

M.F. : Par ailleurs les intermittents qui ne peuvent pas faire 507 heures en dix mois, vont basculer directement dans le régime général. Les heures qu'on va faire pendant ce temps ne compteront pas dans notre chômage après, donc on va avoir encore une paupérisation des choses et de l'exclusion. Ces heures vont être calculées pour le régime général.

C.L. : On ne veut pas de cette mesure là, parce que pour nous, c'est un pansement, c'est-à-dire que c'est une possibilité d'ouverture, c'est un indicateur qui est donné par le gouvernement qui prouve la volonté de faire sortir les intermittents du système. Nous sommes des travailleurs avec des spécificités et on veut rester dans le régime de solidarité interprofessionnelle.

Vous pouvez retrouver des bilans des réflexions sur le sujet sur le site : <http://www.cip-idf.org>

Propos recueillis par Catalina Cuevas



*L'humanité* de Bruno Dumont

## DUMONT M'A TUÉ

Aller voir *L'humanité* (1999) de **Bruno Dumont** sans une préparation psychologique antérieure relève d'une certaine naïveté. Personne ne m'avait prévenu du choc de ce film, et à ce niveau là, on peut parler de non-assistance à personne en danger. J'y suis allé la fleur au fusil sans une grande connaissance de l'œuvre de **Dumont** et je me suis rapidement rendu compte de ma terrible erreur.

Comment parler d'un tel film ? Comment décrire l'indescriptible ? C'est l'histoire de Pharaon de Winter, un lieutenant de police simple et légèrement simplé tentant d'élucider la mort tragique et mystérieuse d'une fillette de onze ans. Le spectateur le suit dans ses relations complexes avec ses voisins, sa mère et enfin avec lui-même. Sa déprime, ses doutes, il traverse le film comme une ombre, comme en témoigne la scène d'ouverture. Pharaon y traverse le champ comme une silhouette minuscule traversant l'immensité écrasante du paysage. Et tout le film est à cette image. L'image d'un homme écrasé par tout ce qui l'entoure. Lui n'aspirant qu'à la simplicité il lui faut un événement aussi horrible que le viol et le meurtre d'une fillette pour se rendre compte de la cruauté et la bêtise des hommes. *L'humanité* traite alors paradoxalement de tout ce qu'il y a de plus inhumain, de plus abject et de plus froid dans notre humaine condition.

*L'humanité* n'est pas un film social comme on pourrait le penser, **Dumont** semblant n'éprouver aucune compassion pour ses personnages. Dans ce film seul Pharaon semble éprouver de la compassion et il est présenté comme un pauvre homme muré dans une incompréhension crasse.

*L'humanité* se rapprocherait-t-il donc du simple documentaire animalier (la scène de la rencontre entre Pharaon et un porc comme exemple édifiant), dans tout ce qu'il a de plus objectif et froid ? Rien n'est moins sûr. Car devant ce film notre cœur éprouve un dégoût mais nos yeux voient un chef-d'œuvre. Là réside tout le paradoxe de ce film. C'est que **Dumont** connaît ses gammes. On retrouve l'influence des films de **Bresson**, des tableaux de **Munch** ou de **Courbet**. Transparaît alors toute la maestria technique du réalisateur. Les scènes où se côtoient le bruit assourdissant et le terrible silence, les plans magnifiques sur les visages burinés de ces gens de rien comme tant de preuves de la beauté de ce film.

C'est un film qui se vit comme une véritable expérience sensorielle dont personne ne peut rattrapper. On sort de la salle chancelant, la vision trouble et le cœur alourdi. **Dumont** détruit tout ce que l'on sait ou pensait savoir du cinéma, comme un simple château de cartes, et c'est ça qui dérange. On comprend alors l'accueil polémique de ce film qui rafla trois Prix à Cannes (Prix du Jury, Interprétations masculine et féminine) au grand dam de nombreux critiques de l'époque.

Dans ce film, **Bruno Dumont** maîtrise sa caméra mais pas toujours son propos, laissant le spectateur dans l'incompréhension de cette œuvre aussi intelligente que complexe, pendant ces deux heures et demie que dure le film.

Pierre-Louis Gouriou, lycéens au « cœur du festival »

Projection le samedi 5 juillet à 10h45 / Olympia



*Twenty-nine Palms* de Bruno Dumont



*Amore carne* de Pippo Delbono

## TWENTYNINE PALMS, UNE ESTHÉTIQUE DE LA VIOLENCE

David est photographe, il effectue des repérages dans le désert de Mojave pour une production à venir, accompagné de Katia, son amie, qui profite avec lui du charme des balades en Hummer sur les pistes de terre et de celui de la petite ville de Twenty-nine Palms, dont ils ont fait leur point de chute pour explorer la région.

Dans un film d'un peu plus de deux heures, **Bruno Dumont** nous montre l'errance et les ébats parfois dérangeants d'un couple dans un désert de Californie. Sur un rythme lent, qui laisse le temps de s'oublier avec ce couple intrigant sur les pistes désertes du Mojave, le film nous emmène insensiblement, mais irrémédiablement, vers son impensable dénouement. L'attente, exacerbée par **Bruno Dumont** tout au long du film à travers la lenteur ostentatoire de ses différentes séquences, ne préparait pas à une pareille rupture, la laissant seulement présager, mais d'une manière diffuse, qui ne pouvait préparer à un pareil bouleversement.

En fait de dénouement, il s'agit plutôt d'un effroyable déchaînement de violence ; une violence qui n'est pas seulement celle de la fiction, mais qui est aussi celle qui est faite au spectateur, à qui est assénée une véritable gifle, qui le laisse en état de choc, sonné, perplexe, mais époustoufflé par un film dont il n'attendait plus rien.

Toute la force du film de **Bruno Dumont** réside donc, comme dans *L'Humanité*, et bien que cela soit ici plus flagrant encore, dans sa conclusion : c'est grâce à elle que le film acquiert véritablement sa pleine dimension, que l'œuvre prend sa forme définitive et achève de se déployer, donnant au spectateur sa véritable mesure. Le film de **Bruno Dumont**, à ce titre, est magistral.

Maurice Chapot

Projection le vendredi 4 juillet à 21h45 / Dragon 1

## JE NE JETTERAI JAMAIS L'AMOUR PAR LA FENÊTRE

« Et, quand on est couché sur la vallée, on sent que la terre est nubile et déborde de sang ; que son immense sein, soulevé par une âme, est d'amour comme Dieu, de chair comme la femme, et qu'il renferme, gros de sève et de rayons, le grand fourmillement de tous les embryons ! »

C'est sur ces vers du très jeune **Rimbaud**, hurlés, jetés au ciel et à la mer dans une incantation désespérée, que **Pippo Delbono** clôt son essai documentaire, *Amore carne*. Amour et chair, soleil et chair. Toujours la chair, le corps, la beauté inouïe de ce qui va mourir mais qui pour l'instant, rayonne. Ce débordement de sang, de désir, dont parle Rimbaud, on le ressent inmanquablement face à cette œuvre troublante. Un débordement de vie, un fourmillement d'énergies, une ivresse des formes, des images, crèvent l'écran. Pourtant, aucune débauche esthétique en perspective mais des images « pauvres » filmées avec le portable, des plans peu complexes et des mots, tout simplement. Ce qui crée la différence, c'est l'élan vital intense qui se dégage et constitue l'unité du film. Élan vital qui vient probablement de la conscience aiguë de la mort qui anime **Pippo Delbono** et traverse son œuvre.

Le film s'ouvre sur la répétition du test du sida. L'auteur le fait, le joue, comme si c'était la première fois. L'annonce de la maladie sera donc répétée et la mort, matérialisée à nouveau. Pourtant, il ne s'agit pas de mort ici mais de vie, de comment vivre, pour qui vivre, pourquoi vivre. La réponse la plus urgente qu'apporte **Pippo Delbono**, c'est l'art. Quel qu'il soit. Le théâtre, la danse, le cinéma, la musique. L'art et l'extraction de la tyrannie de la norme symbolisée par sa mère, filmée dans sa cuisine grise, tenant de longs monologues stériles. Cette éternelle et mortellement ennuyeuse répétition de soi que représente sa mère, c'est précisément ce que Pippo tente d'empêcher. Pour cela il filme, il observe, il se jette à corps perdu dans une contemplation active et magnifique de la vie. Il absorbe en spectateur les images que lui offre le monde pour nous les restituer avec grâce : les tournoisements alambiqués de la danseuse étoile **Marie-Agnès Gillot**, le vol blanc et bruyant des mouettes frôlant la surface brillante de l'eau, le jeune homme bondissant en saltos sur le sable de la baie de Naples, les sons inarticulés de Bobò et sa joie muette et vibrante devant les applaudissements du public ... L'amour et la chair. Tout y passe dans un tourbillon poétique et charnel. Le film est avant tout un hommage à la sensation pure, non comme négation de l'intellect et de la pensée, mais comme aboutissement de l'intellect. Tout doit nous mener à ressentir plus profondément la vie. **Pasolini, Rimbaud, Bausch**, et tous les autres, n'ont d'autre but que d'exacerber notre perception de la vie. C'est cela la naissance et la finalité de la poésie, et c'est cela que signifie Rimbaud lorsqu'il écrit ces vers déclamés par **Pippo Delbono** : « Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers, [...] Je ne parlerai pas, je ne penserai rien : Mais l'amour infini me montera dans l'âme. »

Lorsque l'on regarde *Amore carne*, c'est presque comme si l'artiste faisait siens les mots de Gide dans *Les Nourritures terrestres* et nous hurlait : « Et quand tu m'auras [vu], jette ce [film] - et sors. Je voudrais qu'il t'eût donné le désir de sortir - sortir de n'importe où, de ta ville, de ta famille, de ta chambre, de ta pensée. » Alors on ressort de la salle. Notre visage est semblable. Le monde est semblable, le port n'a pas changé et les passants continuent leur ballet. Pourtant quelque chose en nous a grandi, notre désir de vivre sûrement, notre soif d'amour, et notre besoin de chair.

Camille Alezier

Projection le vendredi 4 juillet à 14h / Dragon 2 • dernier passage

**iro** Imprimeur partenaire du Festival  
Tél: 05 46 30 29 29 • www.iro-imprimeur.com

DIRECTION : Festival International du Film de La Rochelle

COORDINATION : Catalina Cuevas

RÉDACTION du N°7 : C. Alezier, M. Chapo, A. Foucherot, P.-L. Gouriou, S. Gualtieri

MAQUETTISTE : Catherine Hershey

REMERCIEMENTS : Toute l'équipe du Festival